

COPI

LA GUERRE DES PÉDÉS



CTITRES
50

COPI

LA GUERRE DES PÉDÉS

Alors qu'ils menaient une petite vie tranquille sur les hauteurs de la Butte, les militants homosexuels du 18^e arrondissement sont pris pour cible par un gang de travestis brésiliens, bien décidés à mettre le quartier à feu et à sang. Entre le clan des homos respectables et celui des barbares latinos, la guerre s'annonce sans merci.

Seulement voilà : l'un des Parisiens, un certain Copi, va tomber sous le charme de Conceição do Mundo, une créature du camp adverse qui l'arrachera à son confort petit-bourgeois pour l'emmener au bout du monde et de lui-même...

À mi-chemin entre la satire sociale, le roman d'aventures exotique et le *space opera* au second degré, *La Guerre des pédés* est une comédie féroce et jubilatoire. Elle met en scène les luttes intestines qui traversent les communautés, donne à voir les relations entre les peuples à travers le prisme du sadomasochisme et pose une question d'une actualité brûlante : appartenir à une minorité, quelle qu'elle soit, implique-t-il forcément d'être toujours en guerre ?

De son vrai nom Raúl Damonte, Copi naît à Buenos Aires en 1939 et meurt à Paris en 1987, à l'âge de quarante-huit ans. Artiste protéiforme, il est l'auteur de nouvelles, romans, pièces de théâtre et dessins, où la provocation le dispute à la pudeur et la mélancolie. La Guerre des pédés poursuit le cycle de rééditions entamé en 2021 avec Le Bal des folles, L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer et Les Quatre Jumelles.

Postface, documents et notes de Thibaud Croisy..

COPI

**LA GUERRE
DES PÉDÉS**

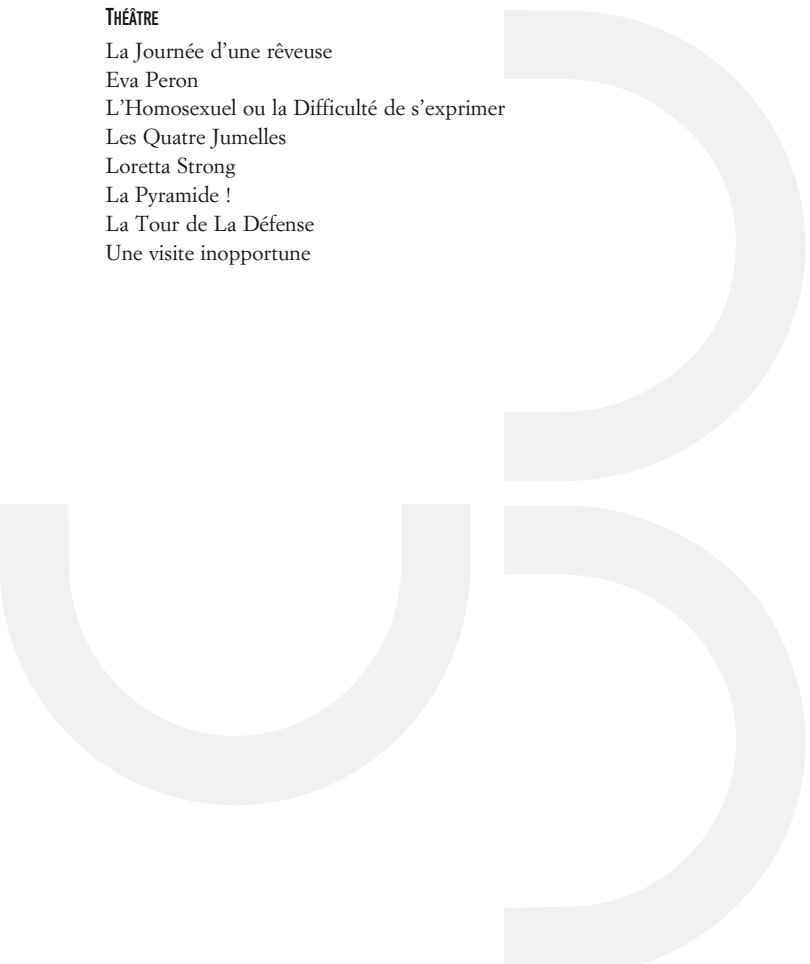
**DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

ROMANS

L'Uruguayen
Le Bal des folles
Une langouste pour deux

THÉÂTRE

La Journée d'une rêveuse
Eva Peron
L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer
Les Quatre Jumelles
Loretta Strong
La Pyramide !
La Tour de La Défense
Une visite inopportune



COPI

**LA GUERRE
DES PÉDÉS**

POSTFACE, DOCUMENTS ET NOTES
PAR THIBAUD CROISY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

La Guerre des pédés a d'abord paru en feuilleton dans *Hara-Kiri*.

© Éditions Albin Michel, 1982

Copi, *La Guerre des pédés*

© Christian Bourgois éditeur, 2023 pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-05219-0

LES ESCALIERS
DE LA RUE ANDRÉ-ANTOINE

Elle parlait avec un accent qui me parut au début américain, puis espagnol. Sa mère la présenta comme Conceição do Mundo. J'ai tout de suite compris qu'elle n'était pas une travestie comme les autres.

Sa mère l'aïda à enlever une cape en plumes de paon qui lui arrivait jusqu'aux chevilles. Sa mère était en même temps son chauffeur ; elle ressortit garer la voiture avec la cape. Conceição s'avança nue, en talons aiguilles. Je n'avais jamais vu une femme aussi belle à part qu'elle était un homme. Elle possédait une chevelure roux flamboyant sur des yeux d'agate, la peau mate des femmes caraïbes sur un nez à peine négroïde. Sa bouche était charnue, au rouge à lèvres orange ; elle avait les yeux maquillés à la manière des Noires du sud des États-Unis, avec différentes poudres fluorescentes. Elle était imberbe. Ses seins étaient pointus et fermes. Bronzée, elle ne gardait aucune trace de maillot de bain. Entre son bassin touffu et ses jambes divines pendait la plus merveilleuse bite du monde. Elle avait la taille d'un

avant-bras et d'un poing fermé d'enfant de douze ans. Après avoir enlevé très posément un gant long en satin noir, elle me tendit la main que je baisai, assez intimidé.

— Vous êtes Pogo Bedroom ? me demanda-t-elle.

— Je suis son ami, répondis-je en rougissant, il se prépare.

— Qu'il fasse vite, me dit-elle, il n'est pas mon seul client, Pogo Bedroom.

Je sortis de ma poche deux billets de cinq cents francs, la somme convenue. Elle ne savait pas où les garder, elle n'avait pas de sac. Elle les plia en quatre et elle les mit à l'intérieur d'une de ses chaussures. Elle s'assit sur le fauteuil Chesterfield de la bibliothèque, les jambes écartées, se rongant les ongles. On sonna ; je traversai le séjour pour aller ouvrir. C'était sa mère.

— Elle a oublié le fouet dans la voiture, me dit sa mère. La séance n'est pas encore commencée ?

Je me demandais si je devais faire passer la mère ou lui dire d'attendre dans la voiture. Elle devina mes pensées.

— J'attendrai dans la cuisine, dit-elle, je me ferai un café.

Je la précédai dans le couloir. C'était une assez belle femme d'une quarantaine d'années mais paraissant plus jeune, métisse d'Indien ou de Noir, habillée d'un sari orange et d'un turban argent. Je lui expliquai le fonctionnement de la vieille cafetière à pression que Pogo affectionne tant. Elle me demanda en

riant : « Est-ce qu'il se fait mettre la cafetière brûlante dans le cul ? » Je fus choqué.

Pogo était masochiste depuis un certain temps, ça lui prenait une ou deux fois par mois ; nous connaissions un réseau de travestis sadiques assez sympathiques. D'habitude, ça se passait sans problème : on fouettait Pogo avec une ceinture puis on le sodomisait. Ensuite je lui passais du mercurochrome sur les fesses, et nous ne parlions plus de l'affaire. Ces êtres étaient laids et sans charme, nous faisons vite à les oublier. Mais cette fois-ci, j'étais inquiet. Conceição do Mundo était la plus séduisante travestie que j'avais jamais rencontrée. Et en plus elle se présentait avec sa mère.

J'entendis un cri perçant. C'était la voix de Pogo. Je me précipitai dans la bibliothèque. Conceição était assise à califourchon sur Pogo ; elle lui avait attaché les mains derrière le dos et elle lui brûlait les moustaches avec un chalumeau qu'elle avait sorti Dieu sait d'où. Je me précipitai pour le lui arracher ; la mère m'assena un coup de karaté sur la nuque. Je m'affaissai, à moitié assommé, sur le Chesterfield. L'odeur des moustaches brûlées me donna la nausée ; à présent, elle lui brûlait les poils du sexe. Je ne sais pas si ce cauchemar dura trente secondes ou trois minutes ; je me souviens des rires démoniaques de la mère quand Conceição do Mundo sautait en talons aiguilles sur les côtes de Pogo évanoui.

Avant de partir, la mère me donna un coup de cravache qui m'ouvrit la joue et le nez. Je courus détacher Pogo. Il sentait le porc grillé. Il avait des

brûlures assez horribles à voir aux paupières et aux testicules et des blessures de talons aiguilles au ventre. Je le laissai mi-inconscient sur le tapis et j'appelai une ambulance avec des doigts tremblants.

Heureusement ses blessures n'étaient que du deuxième degré, mais il n'en resta pas moins une semaine en clinique.

Nous n'étions pas à notre première expérience de cohabitation homosexuelle, mais auparavant ni pour lui ni pour moi ça n'avait jamais duré plus de quelques mois. J'avais rencontré Pogo Bedroom au FHAR* en 1970. Je fus aussitôt fasciné par ce jeune pédé américain bien musclé, blond à moustaches. Je me fis aussitôt pousser les moustaches et je l'invitai à vivre avec moi dans mon appartement sur la butte Montmartre. Pendant dix ans nous continuâmes à militer, de plus en plus mollement. Mais nous avons été ensemble à la marche des homosexuels à Washington en 1979, par exemple, et nous avons contribué de notre poche à la création de plusieurs journaux gays. Pogo était dans la mode. Il faisait une collection par saison pour le prêt-à-porter masculin. Je suis, et c'est assez rare pour un

* Acronyme de Front homosexuel d'action révolutionnaire (1971-1974), mouvement autonome apparu dans la foulée de Mai 68 qui lutte pour l'abrogation des lois discriminatoires sur l'homosexualité et la libération sexuelle, grâce à des textes provocateurs et des actions subversives. Guy Hocquenghem en est l'un des principaux artisans. Copi gravite autour, sans vraiment y appartenir. Les textes du FHAR ont été réunis dans le *Rapport contre la normalité*, paru en 1971 aux éditions Champ libre et republicé en 2013 par les éditions GayKitschCamp. [Note de T.C., comme les suivantes.]

homosexuel, dessinateur humoristique. Mon métier m'oblige à la fréquentation d'hétérosexuels. En fait, je me sens aussi à l'aise parmi les dessinateurs humoristiques qu'au milieu des homosexuels ; je les trouve identiques dans leur comportement social, bien que les dessinateurs humoristiques soient invariablement laids, moi le premier.

Nous nous disions que si nous avions vécu ensemble sans l'ombre d'un nuage, c'est grâce à l'humour. L'humour de Pogo, très américain, s'entendait à merveille avec le mien. Nous passions par des périodes où notre côté féminin prenait le dessus et nous nous disputions comme deux chiffonnières à propos d'une paire de bottes mexicaines ou d'une chemise en soie, mais nos réconciliations n'étaient que plus viriles. Le fait qu'il devînt peu à peu masochiste ne me surprit guère, je l'étais devenu en même temps que lui grâce à un danseur noir de New York qui nous initia dans cet art subtilissime du sexe. Mais Pogo entendait ce tournant dans nos rapports comme essentiel ; il prit le vice de payer, ce qui est absurde. Nous aurions pu nous fouetter et nous percer les seins avec des épingles à nourrice entre nous sans dépenser un sou, comme autrefois on s'entreculait, mais pour jouir vraiment dans la souffrance il devait, selon lui, payer pour devenir esclave. C'est un trait de la culture néo-américaine dont mon avarice bien française m'aurait dispensé ! La faute n'était pas à Pogo, je le répète, mais à cette différence radicale entre l'Amérique et l'Europe qui, à notre âge, devient un fossé aussi profond que l'océan Atlantique. En

tant qu'Américain, le poids de sa culture faisait de Pogo mon aîné ; en tant qu'Européen, je me sentais souvent une mère qui gronde son bébé qui marche à quatre pattes parce qu'il met les doigts dans les prises de courant, ce qui lui arrivait souvent, hélas. S'il est vrai que chaque nationalité porte en soi le fantôme de sa peine capitale, nous, Français, sommes plus portés à la prudence et à la peine, et toujours avec un caractère exemplaire, comme dans les fables de La Fontaine ; les Américains, par contre, savent que leur morale change au moins une fois tous les dix ans. Ça leur permet de s'approcher de la chaise électrique seuls, comme les héros grecs, sûrs que personne n'en tirera de morale, ou à peine une photo à la télé, entre deux spots publicitaires. Et leur morale n'en est que plus solide.

J'étais assez conscient de ça et aussi d'une autre chose : il m'aimait d'une façon plus viscérale que je l'aimais ; je dirais qu'il aimait tout d'une façon plus animale, même la mort. J'avais quarante ans à l'époque, ma militance homosexuelle ne m'empêchait pas de voir une chose en face : l'amour. L'entente entre deux êtres exige une large marge de noblesse, surtout quand on appartient à deux cultures diverses. Le mimétisme américain, la façon dont ils se déguisent et pensent tous à l'unisson une fois par décade, ne fait que creuser le fossé Atlantique. Nous, Européens, nous continuons à compter le temps par siècles. Et même pédés, nous avons tous quelque chose de musulman, à part les mathématiques : nous portons tous une Schéhérazade dans le cœur. À chaque fois

que nous nous endormons, elle nous parle à l'oreille. Ça nous fait rêver, même si on s'endort avec une bite dans le cul. Toutes les nuits sont les Mille et Une. Jamais une bonne femme de maintenant aura connu ça, elles s'endorment avec le fantasme de leur père, probablement pas plus grand qu'un clitoris. La femme moderne est une invention américaine, je n'arrête pas de le répéter. Je sais que mon langage est bizarre, mais c'est l'humour qui me pousse. Il y a l'humour juif et l'humour pédé, mais nous, si on nous rendait Jérusalem, on transformerait le Mur des Lamentations en pissotière et on se ferait enculer par les Palestiniens.

Cette semaine que Pogo passa en clinique fut pour moi un vrai cauchemar. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner ; nous étions en plein été et ces gens de la mode préparaient la collection d'automne. Pogo continuait à dessiner des tissus pour des foulards en clinique, malgré ses paupières tuméfiées qui lui permettaient à peine d'entrouvrir les yeux. Il était irreconnaissable. Il ne pourrait plus se laisser pousser la moustache, sa lèvre supérieure était une plaie ; très peu de cheveux lui reviendraient sur le crâne et on avait dû lui faire l'ablation d'un testicule pratiquement calciné. Le médecin en chef voulait à tout prix nous faire porter plainte, mais Pogo s'y opposa énergiquement. J'étais d'accord. Rien que vivre est déjà un risque de mort, surtout pour un homosexuel. Conceição do Mundo et sa mère étaient elles aussi victimes de la société, au même titre que nous ; allions-nous y ajouter les horreurs de la vengeance

juridique ? Pogo ne voulait pour rien au monde que je raconte à ses associés de la mode l'agression dont il avait été l'objet. Je répondais invariablement au téléphone qu'il passait quelques jours en clinique pour se faire faire un lifting ; une fois sorti, nos connaissances s'habitueraient peu à peu aux cicatrices.

Je lui achetai une perruque à cheveux blonds bouclés presque identiques aux siens pour le jour de la sortie de l'Hôpital américain et d'immenses lunettes de soleil. À peine rentré à la maison, il me fit la première crise d'hystérie dans nos relations. Il m'accusa de m'être amusé à le voir brûler vif, et il alla jusqu'à me jeter mes originaux par la fenêtre. Je m'enfermai dans la bibliothèque et fis semblant de dessiner, bien que les larmes m'empêchassent de voir clair. « Pogo Bedroom, c'est moi », je me dis, « si je me regardais dans la glace avec le visage brûlé, je me sentirais aussi mal que lui, et nous sommes ensemble pour le meilleur et pour le pire ; j'attendrai le moment où il récupérera sa vraie personnalité. » Mais à chaque fois que j'essayais de trouver une idée pour un dessin humoristique, c'était le visage défiguré de Pogo qui en sortait de ma plume. La première nuit d'amour fut assez pénible pour nous deux ; je fermais les yeux et j'essayais de me l'imaginer tel qu'il était avant. Conscient de l'échec, il courut à la salle de bains et tenta de se couper les veines avec un rasoir. Pour l'en empêcher, je dus le battre. Nous avons roulé tous les deux dans la baignoire où je le maîtrisai ; j'ouvris le robinet et je lui mis la tête sous l'eau froide jusqu'à ce qu'il se calme. Je lui administrai un somnifère ;

lorsque finalement il s'endormit, j'éclatai en sanglots. J'enlevai les miroirs de l'entrée et de la salle de bains, et le poster de la bibliothèque où nous posions tous deux nus dans la palmeraie de Marrakech. Je finis par m'endormir sur le Chesterfield avec la fenêtre ouverte.

Je me réveillai au lever du soleil, grelottant de froid, et j'allai me blottir contre Pogo. Il m'enlaça. Ce fut peut-être entre nous le vrai mariage, ce petit matin-là. Nous nous jurâmes de ne plus nous quitter en aucune circonstance ; le pire était déjà passé. Et l'humour reprit le dessus. L'humour et son courage, ce courage américain qui fit non seulement la conquête de l'Ouest mais aussi la force éternelle de l'Amérique.

Au réveil, je me retrouvai avec un plateau de cerises à l'eau-de-vie, du pop-corn et des œufs-bacon sur l'oreiller. C'était la première fois qu'il m'apportait le breakfast au lit. Il avait caché son visage derrière une serviette de bain nouée comme un tchador. J'éclatai de rire ; il me chatouilla la plante des pieds et les aisselles, nous avons chahuté sur le lit, renversant le plateau du petit déjeuner sur les draps ; j'allai prendre une douche tandis qu'il passait l'aspirateur sur la moquette de la chambre à coucher couverte de pop-corn.

Dès le premier jour il poussa son courage jusqu'à se montrer pour faire les courses tout seul rue Lepic, où la nouvelle de l'agression s'était répandue. Conceição do Mundo et sa mère étaient bien connues dans le quartier. Elles n'étaient ni mère ni fille, mais deux

travestis brésiliens qui faisaient le trottoir la nuit dans le marché, vautrés sur l'étalage de poissons à l'angle de la rue des Abbesses. Elles avaient une clientèle de plus en plus vicieuse. Celle que j'avais cru la mère se faisait appeler Vinicia da Luna. Elle avait une spécialité répugnante : elle sodomisait les clients, leur introduisant dans le rectum les viscères qu'elle trouvait dans les poubelles. Personne n'avait encore porté plainte parce qu'elles ne volaient jamais un portefeuille, et elles encaissaient à l'avance. Elles habitaient en haut de la rue des Martyrs, chez un pédé maso qu'elles attachaient avec une chaîne au pied du lit et qu'elles ne sortaient jamais, l'obligeant à faire ses besoins et à manger dans une même gamelle. Pogo me raconta tout ça, très excité, tandis qu'il débarrassait le contenu du chariot à provisions dans le frigidaire ; moi, je me faisais un Nescafé entre deux dessins.

— C'est devenu pire que New York, continua-t-il de son meilleur accent new-yorkais, les travestis brésiliens ont envahi Pigalle ! Ils se disent membres d'une école de samba, « As Mulatas de Fogo », célèbre à Rio, mais en fait il s'agit d'une bande de *cangaceiros**

* Dans la région du nord-est du Brésil, à la fin du dix-neuvième siècle et jusque dans la première moitié du vingtième, les *cangaceiros* sont des bandits nomades issus des franges les plus pauvres de la population. Organisés en bandes, ces brigands révoltés contre les propriétaires terriens sont à la fois craints et soutenus par les paysans qui les reconnaissent parfois comme des justiciers. Au fil du temps, les *cangaceiros* sont devenus des figures incontournables du folklore brésilien, sortes de Robin des Bois modernes qui ont aussi bien inspiré la littérature, le cinéma, les feuilletons

du nord-est du Brésil débarqués à Paris avec des faux passeports. Ils sont plus de cinquante*.

Je n'en crus pas un mot, mais pour me rassurer je téléphonai à l'ami d'un de mes anciens amis qui a des relations dans la police des mœurs du dix-huitième arrondissement, Jean-Jacques. Il me dit qu'il avait entendu parler d'une bande de travestis marocains, mais il ne croyait pas qu'ils étaient brésiliens. « En tout cas, me dit Jean-Jacques, il n'est plus possible de sortir le soir dans le quartier. Samedi dernier, une copine à moi jouait au flipper place Blanche, et bien on lui a arraché son sac ! Mais pour ce qui est des Brésiliens, je vais me renseigner. »

Il me rappela une demi-heure plus tard. C'était vrai ! Des travestis brésiliens avaient squatterisé une maison tout en haut de la rue des Trois-Frères. Il ne s'agissait pas de cinquante, comme on disait rue Lepic, mais ils étaient bien une vingtaine. Jean-Jacques était aussi indigné que nous. Nous décidâmes une réunion de militants homosexuels du dix-huitième arrondissement chez nous, le soir même. On compara nos listes, nous n'étions pas nombreux et la plupart en vacances.

— Ils profitent du mois d'août, ces sales ordures ! s'écria Jean-Jacques, on s'en fout qu'ils s'attaquent à leurs clients dans les portes cochères, mais nous,

que la bande dessinée (voir Eric J. Hobsbawm, *Les Bandits*, éditions La Découverte, Paris, 2010).

* Fin du premier épisode de *La Guerre des pédés* paru dans *Hara-Kiri* n° 229 (octobre 1980) avec des dessins de Gébé.

même si on paie, on est chez nous ! Ou alors on va toutes finir brûlées comme Jeanne d'Arc !

Pogo ressortit acheter du pain coupé en tranches, dix boîtes de thon en miettes et un tube de mayonnaise. Chacun apporterait une bouteille. Nous nous retrouvâmes à quatorze ; chacun était arrivé avec son petit ami et deux bouteilles. J'ai fait une gigantesque paella au thon pendant qu'on discutait. On commença par se raconter les derniers crimes homosexuels, plus atroces les uns que les autres. Aux pays musulmans, on nous coupait les mains ; en Amérique latine, on nous écorchait et on nous donnait encore vivants comme pâture aux condors. Nous n'en étions pas encore là dans le quartier, mais il y avait déjà de quoi nous inquiéter. Jean-Jacques raconta encore une fois l'histoire de sa copine qui s'était fait arracher le sac quand elle jouait au flipper, mais ce n'était rien à côté de ce qui nous était arrivé, à nous.

Pendant que Pogo battait la mayonnaise, nous décidâmes de rédiger un communiqué aux journaux mais l'affaire tourna mal ; ils commencèrent à se traiter de marxistes et de fascistes entre eux ; je les fis rire en leur faisant remarquer que chaque couple de pédés est formé par un marxiste et un fasciste, et non par un homme et une femme. Finalement nous nous mîmes d'accord pour ne pas politiser l'incident, et nous passâmes à la paella. Pour une fois, je l'avais réussie ; c'était exquis. On fit les plaisanteries d'habitude, mais platement. Ce qui nous amuse le plus, c'est de se raconter des histoires de travestis, mais on s'empêchait de rire des travestis brésiliens,

pourtant un sujet en or, à cause de Pogo dont le visage défiguré en tête de table nous ramenait à une réalité trop cruelle. Au moment où je servis la crème caramel, Pogo craqua. Il enjamba la fenêtre. Je le rattrapai presque dans le vide, aidé par Jean-Jacques. Ce fut une scène atroce. Sa perruque était tombée dans le caniveau trois étages plus bas ; on le maîtrisa sur la table, au milieu des restes ; il vomit la paella, il s'empara du couteau à fromage pour essayer de se trancher la gorge. L'ami de Jean-Jacques, qui est médecin et habite l'immeuble à côté, courut chercher sa trousse où il gardait quelques grammes de morphine. Nous l'étendîmes sur le lit. Tandis que Jean-Jacques le consolait, je revins au salon ; nos amis étaient bouleversés. Jean-Jacques arriva de la chambre à coucher, faisant signe de nous taire.

— Il s'est calmé, dit-il d'une voix feutrée.

D'un coup, un brouhaha infernal nous arriva de la rue. On se précipita tous à la fenêtre. Nous habitions en bas des escaliers de la rue André-Antoine. Ils n'étaient pas trente ni cinquante comme on avait cru, mais au moins une centaine ! Ils descendaient les escaliers, habillés comme au carnaval de Rio. La plupart étaient des mulâtres, les plus vieux noirs comme du cirage. En tête, Conceição do Mundo n'avait rien à envier à Carmen Miranda. Pas un ananas, mais trois sur la tête, plus un régime de bananes qu'ils avaient probablement volé au marché, et au moins trente mètres de taffetas doré dans la robe dont la traîne était tenue par six négresses plus baraquées que Pelé. Jean-Jacques, qui connaissait bien le carnaval de Rio

(il est sociologue), nous expliqua le sens de la cérémonie. Les deux diables qui se tenaient de chaque côté de Conceição do Mundo représentaient Cosmë et Damião, deux divinités de la macumba*, demi-sœurs hermaphrodites qui incarnaient respectivement la cruauté et la laideur du monde. Ils portaient une longue queue en tissu rouge où ils avaient attaché des casseroles qui faisaient un bruit infernal en descendant les escaliers. Derrière les diables venaient les Amazones ; elles étaient une vingtaine, en rang serré, portant des arcs et des flèches, habillées en peaux de cheval nouées autour du corps au moyen de grosses cordes, découvrant un seul sein. Elles portaient des plumes de toutes les couleurs tressées dans les cheveux. Derrière elles venaient leurs « mères » (c'est une expression de macumba), des vieux Noirs plus noirs et plus vieux les uns que les autres, habillés en tuniques blanches et portant des chaînes aux poignets et aux chevilles. La Mère Supérieure, qui en l'occurrence était Vinícia, mère fictive de Conceição do Mundo, et aussi reine de la Lune, puisqu'elle était habillée avec un fourreau argent et des ailes de vampire, tenait au poing la cravache dont j'avais été la victime. Elle s'en servait pour fouetter sauvagement

* La *macumba* est un culte afro-brésilien essentiellement pratiqué par les milieux populaires et urbains du Brésil. Elle mêle des traditions issues du catholicisme européen, du vaudou africain, de la culture indienne et de la magie noire. Ses adeptes sont connus pour leur transe collective. En tant que religion importée, mélangée et plébiscitée par les *favelas*, la *macumba* a pu apparaître comme l'expression d'une contre-culture noire au Brésil.